

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre d'Olivier Marin, maître de conférences à l'université Paris 13 – Sorbonne Paris Cité, intitulé *La Réforme commence à Prague. Histoire des hussites, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Éd. Passés/Composés, Paris, 2021, 317 p., illustr. en noir et blanc.

Olivier Marin est actuellement le meilleur et, à dire vrai, le seul spécialiste français du mouvement hussite et de l'histoire religieuse de la Bohême au XV<sup>e</sup> siècle. Il leur a déjà consacré sa thèse, son mémoire d'habilitation et diverses publications et articles. Ses travaux sont connus et reconnus en République tchèque. Il nous donne aujourd'hui une synthèse parfaitement informée sur un sujet sur lequel l'essentiel de la bibliographie existante, ancienne ou récente, est en langue tchèque ou accessoirement allemande et donc peu accessible à la plupart des historiens et des étudiants français.

Certes, le livre est court, ne dépassant guère les 300 pages, avec des notes réduites au minimum et une iconographie

parcimonieuse. Peut-être faut-il incriminer l'éditeur. Quoi qu'il en soit, l'écriture est dense et, s'il ne nous a quand même pas privés de quelques pages attendues sur le martyre de Jean Hus à Constance, les défenestrations de Prague (1419, 1483) et les chars de guerre de Jean Zizka, l'auteur a dans l'ensemble sacrifié les détails et le pittoresque pour aller à l'essentiel et mettre au jour le jeu complexe des forces sociales et politiques antagonistes, la puissance des convictions religieuses, la résonance des mythes identitaires. Dense, le livre est cependant complet, avec une liste des sources imprimées, une bibliographie très à jour et un double index.

Olivier Marin écrit bien et se lit aisément, son style est clair et précis, quelques clins d'œil anachroniques, toujours parfaitement maîtrisés, viennent à l'occasion piquer la curiosité du lecteur.

Le livre suit évidemment un plan chronologique, mais souple, qui ne s'interdit pas, pour mieux éclairer son propos, les arrêts sur image, les changements de focale, les « intermèdes » thématiques, les coups de projecteur en aval et en amont.

Les deux premiers chapitres, en forme de tableaux, évoquent la Bohême médiévale (et la Moravie sa voisine) comme réalité historique et son épiscentre, Prague, puis montrent que cette géographie historique qui distingue centre et périphérie, villes et campagnes, zones de peuplement germanique et aires purement slaves, est une clé de compréhension essentielle du phénomène hussite, de ses succès et de ses limites.

Puis viennent les sept chapitres qui forment le cœur du livre et déroulent sur un siècle environ le film de l'histoire tourmentée du hussitisme : les premières aspirations diffuses à la

réforme dans le contexte du Grand Schisme au tournant des années 1400 ; l'émergence du mouvement réformateur entre 1402 et 1414 autour des prédicateurs urbains et de l'université de Prague : Jean Hus s'en impose comme la figure de proue d'abord à Prague même, à la chapelle de Bethléem, puis hors les murs ; au fur et à mesure que le mouvement se développe, les tensions s'aggravent avec l'aristocratie catholique et les milieux germanophones, y compris à l'université ; la crise se noue entre 1414 et 1418 : la convocation et l'exécution par le concile de Constance de Jean Hus et Jérôme de Prague soulèvent une bonne partie de la population de Bohême, tandis que les autorités religieuses locales et le roi Venceslas restent impuissants ou passifs ; les deux décennies suivantes sont celles de la « révolution hussite » où Olivier Marin distingue trois actes : le hussitisme affirme ses symboles (l'utraquisme) et ses mots d'ordre (les « Quatre articles » de 1420) et s'implante plus ou moins vigoureusement dans la quasi totalité du royaume ; les divisions constantes du mouvement entre « calixtins » modérés, qui gouvernent à Prague, et Taborites radicaux ne l'affaiblissent pas vraiment et, face aux « croisades » lancées à l'appel du pape par les seigneurs catholiques tchèques, moraves ou allemands et l'empereur Sigismond, les troupes hussites menées notamment par Jean Zizka font plus que résister et lancent même jusqu'en Allemagne des raids dévastateurs qui frappèrent les contemporains ; vient enfin, après la victoire des Pragois et des nobles sur les Taborites à Lipany (30 mai 1434), le temps d'une longue, difficile et imparfaite réconciliation, à partir de 1436, c'est-à-dire de la conclusion des *Compactata* de Jihlava entre les représentants du concile de Bâle et ceux de l'Église utraquiste, réintégrée au sein de l'Église universelle et à qui était concédé l'essentiel des Quatre Articles, et de l'entrée solennelle de Sigismond, reconnu par tous comme roi de Bohême, à Prague ; cette double réconciliation, qui inaugurerait entre les partis une sorte de « paix de religion » et de tolérance institutionnelle sans précédent dans l'Europe médiévale n'empêcha pas le royaume de Bohême de connaître pendant encore un demi-siècle de multiples soubresauts, derniers avatars de la révolution hussite qu'Olivier Marin détaille dans son chapitre 10 : crise dynastique multiforme après la mort de Sigismond (1437) qui permet notamment, de 1458 à 1471, l'avènement d'un roi autochtone, Georges de Podebrady, désir de la papauté de revenir sur le compromis de 1436, résistance de l'utraquisme et résurgences périodiques de courants radicaux tel que celui de l'Unité des Frères, etc. Ce n'est qu'en 1486, avec la confirmation des *Compactata* de 1436 par la diète de Kutná Hora, que la paix religieuse fut rétablie en Bohême et un équilibre, à dire vrai fragile, restauré entre clercs et fidèles utraquistes d'une part, catholiques de l'autre.

Cet équilibre ne survécut cependant pas aux grandes mutations religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle. Pris en étau entre la réforme luthérienne vers laquelle le poussaient au moins des sympathies intermittentes et une Église catholique de plus en plus intransigente, le hussitisme dépérit peu à peu pour disparaître pratiquement au lendemain du désastre de la Montagne Blanche (8 novembre 1620) ; seuls survécurent les Frères de l'Unité, qui, pour échapper aux persécutions, se dispersèrent un peu partout en Europe, de la Pologne aux Pays-Bas ; Olivier Marin ne manque pas à ce propos d'évoquer à la fin de son chapitre 11 la figure à la fois lumineuse et tragique du dernier évêque de l'Unité, le célèbre Jean Comenius, mort à Amsterdam en 1670.

Le souvenir du hussitisme ne disparaît pas pour autant et continue à hanter la conscience collective tchèque et même européenne jusqu'à nos jours. Le dernier chapitre du livre traite de ses « résurgences » mémorielles : après le temps des polémistes catholiques et protestants, nombreux furent de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours les historiens, philosophes et littérateurs tchèques – et autres, il suffit de penser à George Sand, biographe inattendue et enthousiaste de Jean Zizka – à se pencher sur l'héritage hussite et à en nourrir leur propre idéologie : hommes des Lumières au temps du josphisme, romantiques, socialistes et

nationalistes au XIX<sup>e</sup> siècle, marxistes mais aussi protagonistes du Printemps de Prague et signataires de la Charte 77 au XX<sup>e</sup>.

C'est évidemment une vision plus objective, mais nullement réductrice ou désincarnée que veut nous donner Olivier Marin, en écho aux travaux les plus récents des historiens tchèques, allemands ou anglo-saxons des dernières décennies, ainsi qu'à ses propres recherches. Deux mots, me semble-t-il, donnent la clé de cette vision : « réforme » et « révolution ».

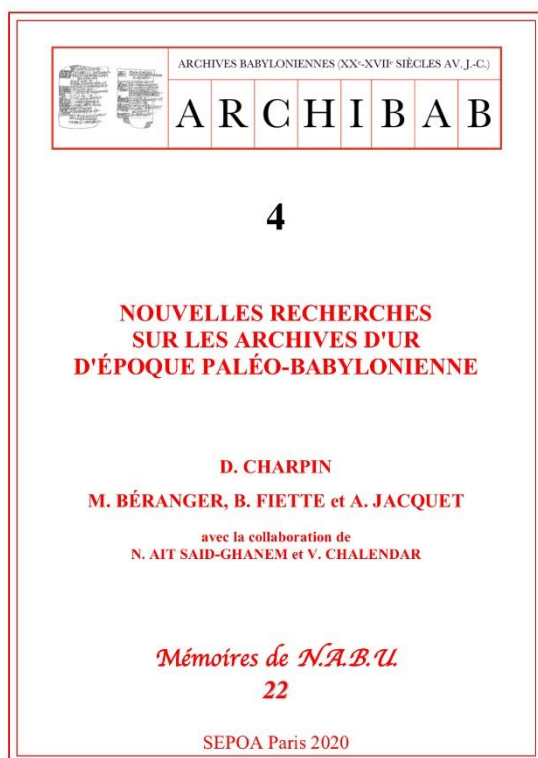
Le premier figure dans le titre même du livre : *La Réforme commence à Prague*. Ce titre indique clairement que pour Olivier Marin, le hussitisme n'a été ni une « hérésie » au sens médiéval du terme, comme le valdéisme ou le catharisme, ni, comme ont pu le suggérer certaines formules de Luther lui-même, une première ébauche manquée de la Réformation protestante. En fait, toutes ses caractéristiques définissent le hussitisme comme une Réforme authentique : l'ampleur de son implantation géographique et sociale, la cohérence de son contenu doctrinal, largement emprunté au wyclifisme, et de ses observances rituelles et dévotionnelles, symbolisées par le calice et la prédication vernaculaire, la solidité de son organisation institutionnelle, celle d'une véritable Église, ayant banni toute forme de vie monastique ou régulière mais reposant sur un important clergé hiérarchisé et des fidèles bien encadrés et convaincus, sa durée enfin et sa longue postérité, visible ou souterraine.

Réforme religieuse, le hussitisme a aussi été une « révolution », nationale, politique et sociale, et pas seulement, comme on dit souvent s'agissant des sociétés médiévales, une révolte, un soulèvement populaire ou une jacquerie. Tout ici, en effet, justifie le terme de révolution : la durée et l'ampleur du mouvement ; son caractère « national » puisque l'affirmation de la nationalité tchèque (« la couronne de Bohême ») et de la langue tchèque contre l'allemand ont été des mots d'ordre centraux du mouvement ; le recours quasiment constant, de part et d'autre, à la violence contre les personnes et les biens adverses et, qui plus est, une violence non pas primitive et spontanée, mais délibérée, institutionnalisée et même militarisée (les « armées » hussites) ; le bouleversement social qui a accompagné le mouvement religieux, avec la remise en cause du rôle et de la richesse du clergé, spécialement régulier, et la promotion de la bourgeoisie pragoise et des éléments populaires (petite noblesse tchèque, artisans, paysans) aux dépens des anciennes élites germanophones ; le renversement du régime monarchique après la mort de Venceslas qui fit passer au premier plan les diètes et les conseils qui gardèrent un rôle important jusqu'à la fin du siècle, même après le rétablissement de la royauté. Les divisions constantes du mouvement hussite entre « modérés » et « extrémistes », pas plus que son épuisement progressif à la fin du XV<sup>e</sup> siècle ne contredisent en rien et même confirmeraient plutôt, me semble-t-il, son caractère « révolutionnaire ».

Une autre particularité du hussitisme qu'Olivier Marin souligne à juste titre est que, malgré sa dimension avant tout régionale et nationale, ce mouvement a eu immédiatement et durablement un retentissement européen, d'abord, bien sûr, en Allemagne, mais aussi en Pologne et en Hongrie, en Italie, en France<sup>1</sup> et en Angleterre. Partout, son double aspect de subversion politique et sociale et de réforme religieuse radicale ont suscité de vives réactions, parfois de sympathie, plus souvent de détestation, de peur ou de mépris. On est donc légitimement tenté de voir dans l'aventure hussite un creuset de la modernité religieuse et politique de l'Occident. Olivier Marin ne suggère pourtant qu'avec prudence cette interprétation téléologique, préférant à raison insister sur l'originalité irréductible du mouvement et sa dimension tragique qui nous touche encore aujourd'hui. »

---

<sup>1</sup> Le retentissement du hussitisme en France était précisément le sujet du mémoire d'habilitation d'Olivier Marin publié sous le titre *La patience ou le zèle. Les Français devant le hussitisme (années 1400 – années 1510)* (Collection des Études Augustiniennes. Série Moyen Âge et Temps Modernes, 56), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2020.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de ses auteurs les *Nouvelles Recherches sur les Archives d'Ur d'époque paléo-babyloniennes*, SEPOA, Paris 2020, ouvrage de 556 pages, dû à l'initiative et, en majeure partie, aux recherches de Dominique CHARPIN, professeur au Collège de France et membre correspondant de notre Académie.

La ville d'Ur est surtout connue aujourd'hui par le fait qu'elle aurait été la patrie d'Abraham, le père fondateur dont se réclament aujourd'hui les trois religions dites du Livre. La dernière visite du Souverain Pontife en ces lieux, si elle n'a pas rendu plus plausible l'authenticité de la maison dite d'Abraham en a au moins consacré le renom. Pour les simples assyriologues, Ur est l'une des principales capitales de l'ancienne Mésopotamie, qui a été rattachée au royaume de Babylone comme l'ensemble du Sud mésopotamien et qui a eu la mauvaise idée de se rebeller

contre le roi de Babylone Samsu-ilûna, le successeur de Hammu-rabi, ce qui a entraîné sa destruction, puis une période de silence.

Le site de Ur a livré aux fouilleurs, outre d'incalculables trésors archéologiques comme les célèbres « tombes royales d'Ur », de très importants lots de documents épigraphiques, de toutes époques. Tell al-Muqayyar, tel est son nom actuel, avait attiré dès 1854 l'attention des fouilleurs vu l'importance de sa ziggourat, « le bâtiment en hauteur », comme les Mésopotamiens ont appelé certains de leurs principaux temples, en l'occurrence un édifice dédié à Sîn, le dieu-Lune.

Les textes d'époque paléo-babylonienne, en gros ceux qui étaient contemporains des monarques de la première dynastie de Babylone, qui ont été retrouvés au Tell Muqqayar, méritaient une nouvelle élaboration. Ceux qui provenaient des fouilles de Taylor en 1854 avaient été, à leur arrivée au British Museum, mélangés avec ceux qui provenaient d'un autre lieu de Mésopotamie du Sud, Tell Sifr. Ils avaient été repérés à l'occasion de la thèse de 3<sup>e</sup> cycle de D. Charpin, en 1980. Les fouilles reprises, après divers pillages, sous la direction de l'archéologue anglais Woolley à partir de 1919 ont procuré une masse considérable de documents d'ordre privé, religieux ou administratifs. Ceux qui étaient administratifs et d'ordre privé, lettres ou archives familiales, d'époque paléo-babylonienne, ont fait l'objet du tome V des Fouilles d'Ur (*UET V*). Ce lot considérable de près de 900 textes est aujourd'hui dispersé entre Philadelphie, Londres et Bagdad. Il nécessitait un réexamen car les copies (publiées en 1953) en ont été effectuées à une époque ancienne, antérieure à la constitution des dictionnaires et, surtout, sans aucun souci de prosopographie avec beaucoup de lectures de noms propres ou de *realia* à revoir.

Une partie des textes d'Ur avait constitué la thèse de doctorat d'État de D. Charpin, qui portait sur le *Clergé d'Ur*, les activités et les œuvres des clercs de la cité. Cet ouvrage avait entrepris en 1986 de rassembler les trouvailles dispersées pour la publication selon leurs genres littéraires (textes sumériens, textes juridiques, textes économiques, etc.). D. Charpin ayant été choisi, suite à ses travaux, comme épigraphiste pour les nouvelles fouilles entreprises au Tell Muqayyar par l'archéologue américaine Elisabeth Stone en 2015-2019, il était naturel qu'il entreprenne avec son équipe de faire un point sur diverses richesses épigraphiques livrées par l'ancienne capitale, ce qui a donné la présente publication.

L'ouvrage est réparti en quatorze contributions sur des sujets divers, les huit premières étant le propre du « meneur de jeu » :

- les premières fouilles (chap. 1) ;
- le catalogue des textes provenant de fouilles irrégulières et conservés majoritairement désormais aux USA, à Yale (chap. 2) ;
- la reconstitution de lots d'archives de certaines familles, comme celles d'Apil-Ašnân (chap. 3) ou d'Aha-nirši, (chap. 5), ce dernier en collaboration avec Nadia Ait Said-Ghanem, ainsi que l'étude des tablettes retrouvées dans les caveaux funéraires (lesquels étaient aménagés sous les maisons des vivants) où elles avaient pu fortuitement glisser lors du pillage des maisons, après leur abandon, (chap. 4). Ces documents ont permis d'avoir une idée sur les propriétaires de plusieurs maisons et sur leurs activités.

— En complément des recherches sur le clergé d'Ur, des textes encore inédits provenant du temple du dieu Enki d'Eridu, le dieu de la Sagesse et de la Science, ont permis une nouvelle approche des clercs (chap. 6) ; les prêtresses du dieu Lune à Ur ont fait l'objet du chap. 7 et les ventes de terrains par le temple du dieu Lune, celui du chap. 8.

Le reste de l'ouvrage, des p. 233 à 472, est l'œuvre de jeunes collaborateurs qui ont chacun et chacune étudié divers lots documentaires en fonction de leurs centres d'intérêt, produisant des synthèses qui montrent la vitalité de cette équipe.

- les troupeaux des temples d'Ur par Marine Béranger (chap. 9) ;
- les archives d'un homme d'affaires du temple du dieu Lune, (chap. 10), les échanges commerciaux entre Ur et Bahreïn, (chap. 13), ainsi que Ur et ses habitants à l'époque de Hammu-rabi, (chap. 14), par Baptiste Fiette ;
- les contrats de prêts et créances, (chap. 11), et la topographie de la ville d'Ur, (chap. 12), par Antoine Jacquet.

L'ouvrage, qui comporte de nombreuses illustrations, se termine par la reprise d'une série de notes brèves publiées dans le périodique *NABU* mais surtout par d'abondants et précieux index dûs à Vèrène Chalendar, ATER au Collège de France. Ont été ajoutés des résumés substantiels en français avec traduction anglaise pour permettre aux non-francophones d'avoir une idée de la très grande richesse de l'ouvrage.

Les remembrements d'archives opérés dans ces études ont l'intérêt de permettre la localisation sur le tell de beaucoup de textes achetés dans le commerce des antiquités et de suppléer les déficiences de l'enregistrement de documents lors de leur découverte, de mettre les différentes familles de la cité en rapport les unes avec les autres, d'avoir ainsi une idée plus précise des activités au sein de cette métropole, malgré ses diverses vicissitudes historiques. Plusieurs généralisations hâtives ont ainsi été remises en cause. Tout cela a été permis par la publication de plusieurs textes inédits ou la collation de tablettes dans les musées où elles sont conservées. Les textes de Bagdad n'ont malheureusement pas pu être revus.

On doit se féliciter que de telles mises au point soient aujourd'hui entreprises, alors que les travaux de terrain ont dû être interrompus, suite aux événements politiques que l'on sait. »



Rus Africum IV.  
La fattoria Bizantina di Aïn  
Wassel, Africa Proconsularis  
(Alto Tell, Tunisia)

Lo scavo stratigrafico e i materiali



a cura di

Mariette de Vos Raaijmakers e Barbara Maurina

ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY 58

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage édité par Mariette DE VOS RAAIJMAKERS et Barbara MAURINA, *Rus Africum IV. La fattoria Bizantina di Aïn Wassel (Alto Tell, Tunisia). Lo scavo stratigrafico e i materiali*, (Oxford : Archaeopress, Roman Archaeology 58, 2019) xiii-437 pages, in 4°, nombreux plans et illustrations couleur, résumés anglais de chaque chapitre.

Ce site rural de la Proconsulaire, dans le haut-Tell, était connu depuis que Louis Carton y découvrit en 1891 une copie d'époque sévérienne de la *Lex divi Hadriani de rudibus agris* (« Nouveau document épigraphique relatif au colonat en Afrique », *Revue archéologique* 19, 1892, p. 214-222) et en 1999, M. de Vos mit au jour à 6 km à l'est une autre copie de l'époque d'Hadrien, s'ajoutant aux cinq autres grandes inscriptions agraires de la vallée de la Medjerda objet de mainte étude juridique ou historique, et qui pouvait encore être en vigueur à

l'époque vandale et byzantine.

Dans la même région, Mariette de Vos avait relevé et prospecté les établissements ruraux autour de Dougga et de Téboursoûk : voir le premier volume de la série *Rus Africum*, *Le paysage rural autour de Dougga et Téboursoûk*, Bari, Edipuglia, 2013, dont elle est l'auteur, le volume 2 *Le paysage rural antique autour de Dougga : l'aqueduc Aïn Hammam-Thugga, cartographie et relevés*, et le volume 3, *La Via a Karthagine Thevestem, ses milliaires et le réseau routier rural de la région de Dougga et Téboursoûk* et les résultats disponibles sur <http://rusafricum.org> où l'on trouvera aussi le pdf de ces livres en accès libre. La prospection, en révélant une borne de la propriété de Titus Statilius Taurus, montre que Aïn Wassel faisait partie du domaine de l'imperator et proconsul qui fut confisqué ensuite à l'instigation d'Agrippine et devint le *saltus Neronianus* qui comprenait aussi au nord-ouest la mine de plomb et de zinc de Thiggiba Bure et occupait environ 3 610 ha. Les céramiques confirment l'exploitation agricole du 1<sup>er</sup> siècle de n. è. Tandis que les *tituli picti* (T A V R) de certaines amphores d'Ostie attestent l'exportation d'huile et d'olives que la présence de gisements de sel dans la région permettait de conserver facilement, cependant que l'abondance des trouvailles céramiques indique une « vitalité démographique et productive continue jusqu'en 700 » et que la période byzantine est celle où le nombre des établissements ruraux est le plus élevé, dépassant les taux de l'époque romaine ou vandale. Les données paléo-environnementales laissent envisager une polyculture associant notamment une petite minorité de vignobles, aux céréales comme l'orge et une majorité d'oliveraies adaptées à l'augmentation de l'aridité à l'époque tardive

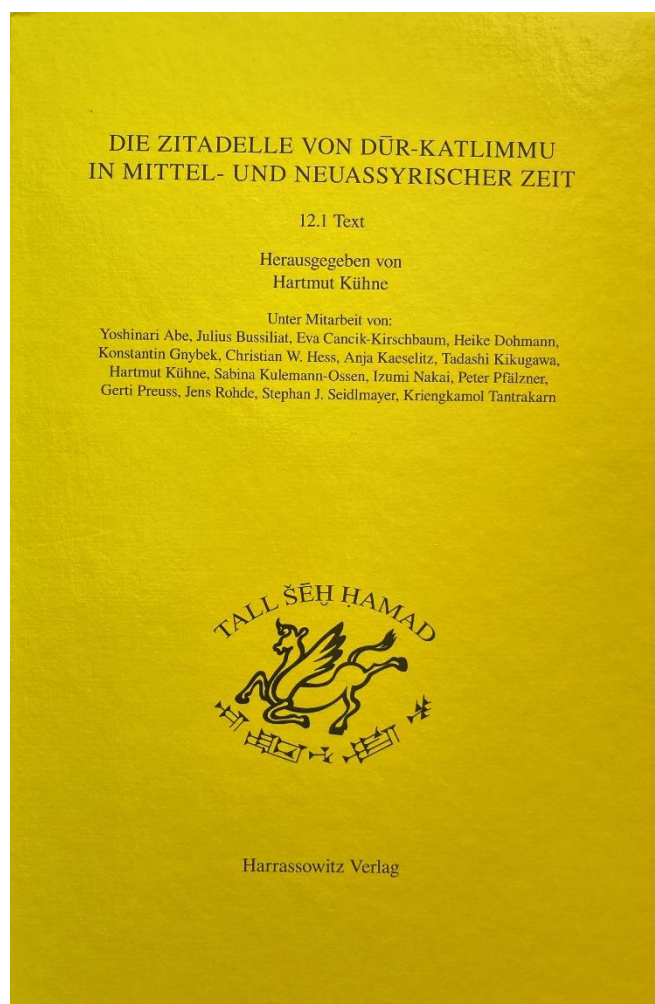
Mais c'est ici la première fois que des archéologues délaissent les monuments de la capitale ou des cités provinciales pour consacrer la panoplie des techniques actuelles à une partie de ce site rural d'Aïn Wassel : une ferme (*fattoria*) édifiée et élargie au tournant du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle à l'abri du réseau de forteresses (Thignica, Thugga, Musti, Thubursicum Bure, Agbia) qui protégeaient la route de Carthage à Théveste des attaques des Maures et abandonnée à la fin du VII<sup>e</sup>. Construits sur un soubassement de pierre peu élevé, les murs en pisé, renforcé de roseau, de paille de lauriers-roses ou de bruyère de ces locaux compacts sans étage aux portes étroites, couverts de matériau périssable, abritaient un pressoir et le local adjacent a livré des restes d'outils. Une bouteille de céramique commune à une anse au bouchon de pierre amovible devait servir de tirelire pour la petite monnaie de l'époque, comme on en a par ex. à la maison de la rotonde dans le quartier de l'Odéon à Carthage. Un soubassement sans porte peut avoir été celui d'une tour défensive. A un autre emplacement un silo enterré contenait quatre amphores d'une centaine de litres chacune et aurait pu en accueillir trois autres. L'espace fouillé, incomplet, n'a pas révélé d'étable ou d'écuries et il est possible que les animaux aient été parqués dans des enceintes extérieures. L'entrée principale était suffisamment large pour permettre l'entrée des charrettes et une remise pouvait abriter les bêtes de trait ou de bât. Quelques céramiques perforées pouvant servir à enfumer indiqueraient enfin la pratique de l'apiculture pour laquelle la région, dès l'époque romaine, et encore de nos jours, était réputée.

Après l'introduction substantielle de M. de Vos, qui contextualise l'histoire du site dans une perspective très large reposant sur une connaissance des textes anciens, de l'archéologie africaine et méditerranéenne, comme des conditions locales observées sur le terrain dans les années 1990 où survivaient encore l'habitat de gourbis et les cultures ancestrales, vient l'exposé des résultats détaillés. Le chapitre 2 (B. Maurina) couvre la stratigraphie, la chronologie et la structure de l'ensemble fouillé, le chapitre 3 (M. Andreoli, S. Polla) la céramique domestique qui comprend de la sigillée d'El Mahrine et de centres non identifiés du Nord tunisien. La céramique résiduelle atteste l'occupation antérieure du site, particulièrement aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Le chapitre 4 (B. Maurina) est consacré aux amphores toutes de production africaine, sauf une LRA 1 égéenne, et majoritairement locale, probablement produite sur place ou à proximité pour le transport ou le stockage. Elles sont le signe d'échanges intra-provinciaux actifs jusqu'au début du VIII<sup>e</sup> siècle. Le verre (ch. 6) est composé de restes de gobelets ou de verres à pied et les trouvailles métalliques comprennent à la fois des outils (bêche, hache, poinçon, clous accompagnés de pierres à aiguiser en grès) et des éléments mobiliers (chandelier, bouilloire) ou de vêtements (fibules, anneau). Le chapitre 8 (S. Abram) décrit et commente les 14 monnaies trouvées en contexte sur les 250m<sup>2</sup> fouillés : 3 puniques, 8 romaines (1 sesterce, 7 Æ4 du 4<sup>e</sup> s.), 2 Æ4 vandales et le cinquième ex. connu du quart de silique (AR) de Maurice à la légende PAX ce qui prouve un haut degré de monétarisation dans ce milieu exportateur d'huile et l'importance de l'argent comme substitut des fractions du solidus qui n'étaient pas frappées à Carthage. Les restes lapidaires (ch. 9, M. de Vos) sont souvent de remploi : seuils, stèles funéraires, bases de colonnes supportant des tables, bassins de pressoir servant de pavement etc). On ne sait si le cadran solaire trouvé dans la cour était encore un usage — pour réguler les heures d'irrigation ou si c'était déjà un remploi. Faune et flore font l'objet des deux derniers chapitres : dans les restes étudiés, prévalent les ovins et caprins, puis les porcs et les bovins, enfin ceux d'un âne, d'un cheval et d'un dromadaire tandis que coquillages et poissons attestent les rapports avec la côte. Enfin l'étude archéobotanique souligne la culture de l'olivier, aux fruits de petite taille, et de différents pins sylvestres exploités dès l'Antiquité pour leurs pignons et leur bois. Toutes ces études sont accompagnées de cartes, graphiques, tableaux et d'une abondante

illustration en couleur. Le lecteur peu familier de l'italien peut se reporter à des résumés détaillés en anglais en tête de chaque chapitre.

Bref une publication exemplaire dans laquelle la maître d'œuvre M. De Vos et ses collaborateurs prennent tous le soin de replacer leurs résultats dans ce qu'on sait plus largement de toute l'Afrique proconsulaire voire de la zone méditerranéenne. L'ouvrage apporte sa contribution au renversement récent de paradigme : la province d'Afrique était encore à certains égards au milieu du VII<sup>e</sup> siècle la *regio diues in omnibus bonis ornata*, célébrée dans l'*Expositio totius mundi* (§ 61) avant la conquête vandale. »





« J'ai l'honneur de présenter l'ouvrage en trois volumes suivant : KÜHNE (Hartmut), éd. 2021, *Die Zitadelle von Dūr-Katlimmu in Mittel- und Neuassyrischer Zeit*. Berichte der Ausgrabungentall ŠehḤamad/Dūr-Katlimmu (BATSH) 12, Harrasowitz Verlag, Wiesbaden, volume 1 : texte, 433 pages ; volume 2 : catalogue 307 pages ; volume 3 : 57 planches. Résumés en Anglais et en Arabe.

Paradoxalement, les destructions causées par la guerre civile depuis 2011 ont aiguillonné les fouilleurs engagés sur les divers chantiers de Syrie. La prise de conscience qu'il était urgent de sauvegarder la mémoire de ce patrimoine archéologique en danger, les a déterminés à publier leurs recherches même interrompues. C'est le cas pour tell Sheikh Hamad (en transcription française), exploré par une mission conjointe de l'université de Tübingen, de la Freie Universität de Berlin et du musée de Deir-ez-Zor, sous les auspices de la Deutsche Forschungsgemeinschaft depuis 1978. Le site est tombé sous contrôle de « l'état islamique » entre

2013 à 2018, la maison de l'expédition a été pillée, et l'on ignore où se trouvent les quelques 1500 objets issus de la fouille remis au musée de Deir Ez-Zor.

Le nom du tell Sheikh Hamad, vient du sanctuaire érigé en l'honneur d'un saint homme de la période médiévale. Le site antique se compose d'une ville haute, la citadelle, objet de cet ouvrage, et d'une vaste ville basse fermée de murs et entourée de nécropoles. Il s'élève sur la rive gauche du Khabur, un affluent de l'Euphrate, à mi chemin entre la capitale d'Assur sur le Tigre, et le coude de l'Euphrate à hauteur de Raqqa. Cette position stratégique en a fait un point d'appui des souverains assyriens dans leur expansion vers le Levant. Les archives cunéiformes découvertes à Sh H révèlent que la cité de Dūr-Katlimmu fut au XIII<sup>e</sup> et au début du XII<sup>e</sup> siècle la seconde plus importante cité après la capitale Assur, siège d'un haut fonctionnaire qui portait le titre de « roi du Hanigalbat » régnant sur les marches occidentales de l'empire assyrien.

Un bref rappel historique de l'exploration du site, repéré dès 1879 et une présentation topographique et géomorphologique, précèdent le corps de l'ouvrage. Les sections I à III traitent des vestiges de la période médio-assyrienne à travers l'étude du bâtiment P dont analyse stratigraphie fine rend scrupuleusement compte de l'évolution de la lecture par les fouilleurs, voire des divergences d'interprétation (Kühne, Pfälzner). Le bâtiment fondé, sous le règne d'Adad-nirari I (1295-1264), a connu plusieurs phases de destruction par tremblement de terre et de réparation avant abandon progressif au début du XI<sup>e</sup> siècle. Une

telle succession précisément datée est chose rare dans l'histoire de la formation de l'empire assyrien : elle procure une précieuse échelle de comparaison tant pour l'architecture que pour l'évolution de la culture matérielle dont le bâtiment P recélait d'abondants témoins, analysés dans la section suivante. La documentation cunéiforme éclaire le rôle de la cité dans l'administrative royale sous les règnes de Salmanasar I (1263-1234) et de Tukulti-Ninurta (1233-1197). Le contenu des textes ayant fait l'objet de publications préliminaires, c'est le contexte stratigraphique qui est ici détaillé : les archives se trouvaient à l'étage, qui s'est effondré au niveau inférieur (Rohde). La gestion des récoltes céréales et l'élevage, sont les principaux secteurs de l'économie palatiale que les tablettes permettent d'étudier à travers les résumés comptables annuels étalés sur plusieurs années. Les reçus de produits manufacturés mettent en évidence une hiérarchie à plusieurs niveaux (Cancik-Kirschbaum). Un autre aspect de la gestion est révélé par les milliers de scellements en argile crue mis au jour avec les archives (Dohmann) : ces éléments de « système de sécurité » (*Tonsicherungen*) conservent au revers l'empreinte de l'objet qu'ils scellaient, panier, sac de cuir ou de textile, jarre de céramique, brassée de joncs ou poignée de porte. Sur la surface extérieure était déroulé un sceau-cylindre, apposé par le ou les responsables de la gestion des stocks qui passaient par le bâtiment. La difficile reconstitution du dessin de ces sceaux eux-mêmes, à partir de centaines d'empreintes partielles ou « floues » pour chaque cylindre, est en cours et fera l'objet d'un prochain volume (Kühne).

La documentation sigillaire du bâtiment comprenait aussi 35 impressions sur argile (Seidlmayer) imprimés par cinq scarabées différents. Ils appartiennent à des types répandus en Égypte et au Levant vers la fin de la XVIIIe dynastie et l'époque ramesside. L'un d'eux est plus précisément datable des règnes de Séthi I et de Ramsès II, ce qui correspond bien à la phase d'activité administrative du bâtiment. De tels témoins de l'influence culturelle de l'Égypte ne sont pas rares au Levant, mais leur présence aussi à l'Est que Dūr-Katlimmu est l'indice d'une considérable extension des réseaux à cette période.

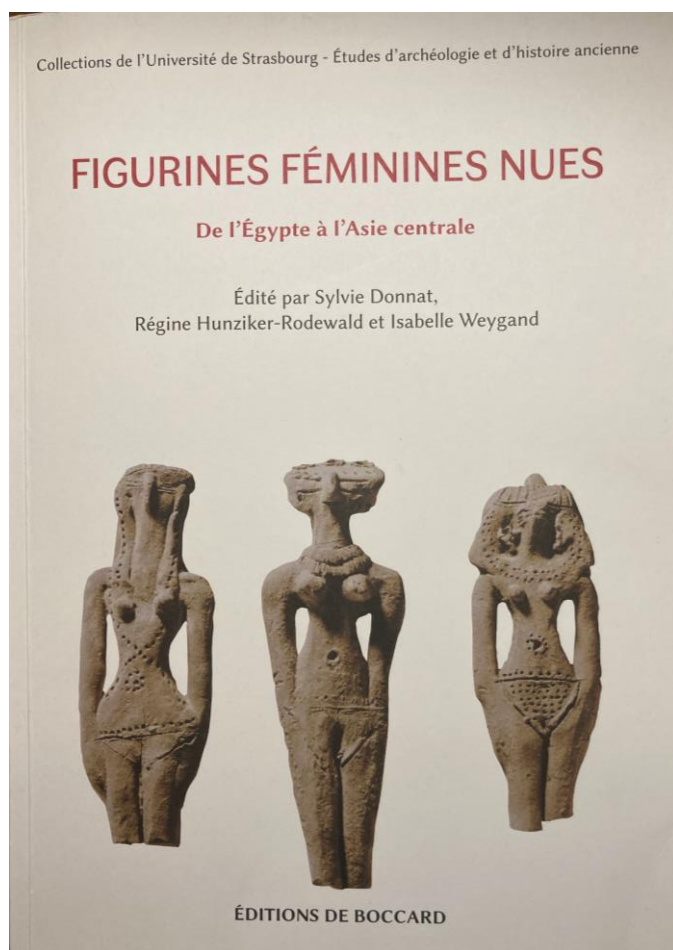
Trois tombes ont été découvertes sur le flanc ouest de la citadelle dans un niveau immédiatement postérieur au tremblement de terre de 1160 (Kulemann-Ossen & Preuss), ce qui fournit un *terminus post quem* pour le matériel, relativement luxueux, par la présence d'objets exotiques ou rares, peigne en ivoire, perles et vaisselle en matière vitreuse caractéristiques des productions syro-mésopotamiennes du Bronze récent (Tantrakarn et alii). Un scarabée datable du début de la XVIIIe dynastie, était déjà une antiquité au moment de son enfouissement : il s'agit plutôt d'un objet unique conservé pour sa valeur esthétique ou protectrice, sans rapport avec les pratiques administratives évoquées ci-dessus (Rohde). Une épée, des pointes de flèches et divers objets en fer posent la question de la maîtrise précoce par les Assyriens de la technologie du fer, maîtrise qui fut peut-être un des facteurs de leur puissance militaire au Ier millénaire (Kühne).

En conclusion de cette première partie, Kühne brosse une synthèse de l'histoire de Dūr-Katlimmu à l'époque médio-assyrienne, en la replaçant au sommet, sous Assur, d'un système hiérarchisé d'organisation du territoire que jalonnent les routes royales reliant Ninive et Kalhu, au Nord, et Assur plus au Sud, avec les marches occidentales assyriennes.

La IVe partie traite de la période néo-assyrienne (VIII-VIe siècles), identifiée dans les couches (27 à 17) d'une section de la citadelle qui présente la séquence stratigraphique complète du site, jusqu'à la période romaine (Kühne). Enfin, une grande synthèse historique sur l'ensemble de cette période de l'empire inclut les observations faites dans la ville basse moyenne, avec ses grandes résidences (Kühne). Le site éclaire la période mal connue qui précède la montée néo-assyrienne, correspondant à l'émergence des royaumes araméens. Cinq langues sont alors représentées dans les documents épigraphiques mis au jour, Assyrien, Araméen Babylonien, Phénicien et Proto-Arabe, de nouveaux toponymes, *Magdaluēt Bīrtu*, d'origine araméenne, apparaissent pour désigner la cité. Puis sous le règne d'Adad-nirari III

(810-783), Dūr-Katlimmu prend toute son ampleur, la muraille s'étend, le territoire est mis en valeur par un réseau de canaux parallèles au cours du fleuve, les routes royales sont exploitées. Ce développement est probablement dû à l'initiative du gouverneur Nergal-ēreš (803-775) : une empreinte du sceau de son assistant, l'eunuque Išme-ilu, a été retrouvée. Trois phases successives d'urbanisme ont été repérées par la fouille de grandes résidences, qui montrent des traits architecturaux venus du monde syro-hittite, tel le plan à porche en *Hilani*, comparable à ceux de Zincirli ou Arslan Tash. Une ultime phase, vers 635, voit l'édification d'immenses résidences dont une a été entièrement fouillée : la « maison rouge », couvrant 5200 m<sup>2</sup>, a sans doute été construite par un haut fonctionnaire qui porte le titre honorifique « d'ami du roi ». Lorsque le pouvoir assyrien s'effondre en 612, la cité ne paraît pas particulièrement affectée et l'élite assyrienne semble maintenir son mode de vie sous le nouveau pouvoir babylonien.

L'ouvrage rassemble des études de stratigraphie et de matériel qui ont parfois été entamées il y a deux décennies, ce qui a entraîné des révisions dans l'interprétation, et des mises au point. Des listes de trouvailles, tirées des bases de données informatisées utilisées lors de la fouille, figurent dans le volume de texte et le catalogue, et sont assurées de leur pérennité sur le papier. C'est devenu un luxe, comme le format fastueux de (24,5 x 39,5), adopté depuis les premiers volumes de la série BATSH, ou comme l'abondante documentation graphique et photographique, dont beaucoup en couleurs. Magnifique exemple de l'érudition germanique, la publication de la citadelle de Dūr-Katlimmu a bénéficié d'une bourse du Shelby White and Leon Levy Publication Program for Archaeological Publications. Ce précieux instrument de travail est un hommage mémoriel au patrimoine archéologique de la Syrie. »



« J'ai l'honneur de présenter à l'Académie l'ouvrage suivant :

Donnat (S.), Hunziker-Rodewald (R.), Weygand (I.), (éds.), 2020

*Figurines féminines nues : Proche-Orient, Égypte, Nubie, Méditerranée orientale, Asie centrale (VIII<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. - iv<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) – Actes du colloque de Strasbourg (25-26 juin 2015).* Collection Études d'archéologie et d'histoire ancienne, dirigée par Dominique Lenfant, Éditions De Boccard, Paris, 360 p., 162 ill., Index.

Ce volume rassemble les actes d'un colloque portant sur une catégorie bien spécifique d'objets archéologiques mis au jour sur une vaste aire géographique qui englobait l'Asie occidentale de la Méditerranée à l'Asie centrale, durant une durée longue allant du Néolithique à la fin de l'Antiquité. Les cas de figures féminines sont présentés ici dans un ordre géographique et chronologique.

La première partie traite de l'Égypte et du Soudan. Le sanctuaire du

site minier de Gebel Zeit sur la côte ouest de la mer Rouge, fut utilisé de façon intermittente lors des expéditions minières des pharaons du Moyen Empire et du début du Nouvel Empire. Il a livré du matériel de culte dédié à Hathor, « dame de la galène », comprenant des figurines féminines de terre cuite, enveloppées de tissus et parées de colliers de faïence. Elles sont à la fois minces et stéatopyges, la tête coiffée d'une lourde chevelure faite de pâte rapportée, ou constituée d'écheveaux de fils de lins enfilés de petites boules d'argile (Georges Castel et Isabelle Régen). Une figure comparable a été mise au jour dans le sanctuaire Ayn Asil, dans l'oasis de Dakhla (Sylvie Marchand). Parmi les terres cuites trouvées dans les tombes du site voisin de Balat prédominent les scènes figuratives, femmes pilant le grain ou portant des sacs. Toujours de même date, les « paddle dolls », figures de bois en forme de plaque arrondie, elles aussi coiffées d'une perruque de ficelles enfilées de perles, pourraient être associées aux danses sexuelles du collège cultuel *khener* (Johan Beha et Sylvie Donnat). Pour les périodes plus tardives, les figurines de Qasr 'Allam, dans l'oasis de Bahariya (Sahara égyptien) proviennent d'un dépotoir du VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s., résultat de nettoyages périodiques des déchets d'un atelier actif au cœur du sanctuaire. La production consistait en figurines féminines nues et modèles de lit (Frédéric Colin). L'exploration d'une zone d'artisanat de Mouweis, au Soudan, datant des II-IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C., a livré des centaines de figurines dont les deux tiers sont des figures animales, les autres, près de 350 figures féminines, en terre cuite ou crue, s'apparentent à des productions des bords du lac Tchad (Élisabeth David).

La deuxième partie traite du Proche-Orient et de l'Asie centrale. L'étude de la Mésopotamie et de l'Iran du sud-ouest au passage entre le Néolithique (VIII<sup>e</sup> millénaire) et le

Chalcolithique (Ve-Ive- millénaires) fait apparaître de profondes mutations : aux images assises, grasses, couvertes d'impression de nattes ou de vanneries, ou d'empreintes de clous, succèdent des silhouettes amincies en attitude debout, couvertes d'un décor peint. Les premières pourraient servir lors du passage des diverses étapes de la vie, pre- et post reproduction, grossesse, parturition, allaitement etc., les secondes, accompagnant l'émergence de sociétés complexes hiérarchisées, exprimeraient une prise de conscience de valeurs féminines autres que sexuelles, de la place de la femme en tant qu'individu au sein de la communauté (Aurélié Daems). Le cas d'Ulug dépé (Turkménistan) permet d'éclairer les productions d'Asie centrale des IIIe et IIe millénaires par les parallèles avec la Mésopotamie, l'Iran et l'Indus, au travers des contacts culturels avérés sur ce vaste espace : les figurines véhiculeraient une sémantique commune, et seraient à la fois vecteurs et récepteurs de conceptions sociales partagées par des communautés protohistoriques éloignées (F. Brunet ; Elise Luneau et Rouhollah Shirazi). Plusieurs contributions font le point sur les différentes productions syro-mésopotamiennes des IIIe et II<sup>e</sup> millénaires, dans les grandes cités du premier âge du Bronze : la région du Moyen-Euphrate et la vallée du Khabur montrent des variations régionales sur le motif des figures en pilier à coiffure élaborée (Feran Sakal ; Alexander Pruss). Les villes antiques de Terqa et de Mari sont parmi les rares à avoir livré des figures féminine nue fabriquées dans des matières autres, os, ivoire, métal, ou appliquées sur des objets céramique, jarre ou supports cultuels. Ces figures serviraient d'intermédiaire entre les hommes et les dieux, sans qu'elles soient pour autant représentées comme une divinité. Celles qui proviennent des tombes sembleraient avoir joué un rôle dans le rituel funéraire (Isabelle Weygand).

La troisième partie traite du Levant à l'âge du Fer. En Syrie du Nord, les figures en piliers des ateliers de Karkemish, Deve Höyük ou Chatal Höyük, sont coiffées d'une haute tiare, apanage d'une élite féminine des VIIIe-VIIe siècles qui affirmerait son statut face aux figurations prédominantes de cavaliers (Barbara Bolognani). Au Levant sud, un extraordinaire ensemble de supports cultuels a été mis au jour à Tel Yavneh dans une fosse à offrandes datée du IXe siècle. Des motifs figurés humaines ou animales, ont été modelés à part puis appliqués sur les supports. Le sanctuaire pourrait être celui de Pytogaya, Dame de la cité philistine d'Ekron (Irit Ziffer). Parmi les figures en pilier caractéristiques du Levant sud au Ier millénaire, un groupe se distingue par la présence d'un tambourin, parfois remplacé par un enfant. Ce serait un lien entre la pratique du tambourin et les phases de la grossesse et de l'accouchement, lien à rapprocher d'incantations contre la stérilité connus par des textes d'Ougarit et la Bible (Régine Hunziker-Rodewald). Le sanctuaire phénicien de Kharayeb qui a livré une riche moisson de figurines échelonnées entre les VIIe-Vie siècles et la période hellénistique, permet d'observer comment les types nus les plus anciens reçoivent l'adjonction de tunique moulante qui laisse deviner le corps en le cachant, tendance qui s'amplifie avec l'intégration des modèles grecs dans le répertoire (Ida Oggiano).

La quatrième partie « Regards transversaux : l'iconographie, les textes et l'économie », aborde quelques questions connexes : dans la glyptique mésopotamienne, la figure nue prend place dans des scènes composites et narratives alors que les terres-cuites sont nécessairement isolées : rigide et passive, elle semble rarement prendre part à l'action principale, comme s'il s'agissait d'une statue talismanique (Dominique Beyer). Les textes cunéiformes sont muets sur l'utilisation et la raison d'être des figurines connues par l'archéologie, mais les rituels mentionnent la fabrication de créatures d'incantation et décrivent les paroles à réciter et les gestes à accomplir lors de la procédure. La question de la nudité est au cœur du célèbre texte de la descente d'Ishtar aux Enfers : la déesse est contrainte à se dépouiller de ses parures à chacune des sept portes qui gardent la forteresse infernale, perdant ainsi progressivement ses pouvoirs jusqu'à la nudité qui cause sa perte (Anne-Caroline Rendu-Loisel). Les sources mésopotamiennes sont également quasi muettes sur la

valeur marchande des figurines, mis à part le prix en argent versé pour la fabrication de statuettes d'incantation (Raz Kletter).

Une cinquième partie regroupe trois dossiers sur le monde des îles méditerranéennes au I<sup>er</sup> millénaire. En Crète, la figure féminine nue d'inspiration orientale est introduite dans les terres cuites et les œuvres d'art en métal, comme celles de la grotte de l'Ida. Amathonte, à Chypre, adopte aux VIIe-Vie siècles les figurines moulées orientales pour exprimer une dévotion envers une divinité locale (Isabelle Tassignon). Enfin, l'abondant corpus de statuettes trouvées dans l'Artémision de Thasos permet de reconnaître la figuration de l'évolution physiologique du corps féminin, depuis la fillette jusqu'à la matrone, dans ces terres cuites qui servaient au cours de rituels de puberté, anomparables à ceux que décrivent les sources textuelles à Athènes ou dans le sanctuaire d'Artémis à Brauron (Sylvie Huysecom-Haxi).

De cette enquête il ressort que deux tendances se présentent sur l'interprétation de ces figures, leur usage et de leur signification. L'une privilégie l'identité divine de la figure (Ziffer ; Tassignon ; Beyer). L'autre y voit une mortelle, dont l'image répond à plusieurs besoins : besoin de protéger les phases de la vie d'une femme, de la puberté à l'accouchement à l'allaitement, phases perceptibles dans le rendu anatomique (Daems ; Huysecom-Haxi); besoin d'affirmer le statut de la femme et de ses activités, face à l'expression du pouvoir masculin (Sakal, Bolognani).

Le lecteur appréciera ici la diversité des approches, les fines variations sur le thème imposé, les possibilités interprétatives qui s'ouvrent dans le sillage de ces études. L'ouvrage bénéficie d'une riche illustration venant de sources très diverses, dont l'harmonisation est parfaitement réussie. »